

Une Sonate de Beethoven

Il y a quelques mois, j'étais à Bonn, le lieu de naissance de Beethoven. Je rencontrai là un vieux musicien qui avait connu intimement cet illustre compositeur ; et c'est de lui que j'ai appris cette anecdote :

— Vous savez, me dit-il, que Beethoven est né dans une maison de la rue du Rhin (Rhein Grasse) ; mais au temps où je fis sa connaissance, il habitait un humble logement situé Römerplatz. Il était très pauvre alors, si pauvre qu'il ne sortait pour se promener un peu, que le soir, à cause de l'état de vétusté et de délabrement où étaient ses vêtements. Néanmoins, il avait un piano, des plumes, du papier, de l'encre et des livres ; et malgré ses privations, il lui arrivait souvent de passer quelques moments heureux. Il n'était pas encore frappé de surdité et il pouvait encore jouir de l'harmonie de ses propres compositions. Plus tard, cette consolation même lui fut refusée.

Un soir d'hiver, j'allai le voir, espérant l'entraîner à une promenade, et au retour, l'emmenai souper avec moi. Je le trouvai assis à sa fenêtre, au clair de lune, sans feu ni lumière, la figure cachée dans ses mains et le corps tout grelottant de froid, car il gelait fort dur. Peu à peu, je parvins à le retirer de sa léthargie, je l'engageai à m'accompagner et je l'exhortai à secouer sa tristesse. Il consentit à sortir avec moi ; mais ce soir-là il fut sombre, en proie à un véritable désespoir et ne voulut écouter aucune consolation.

— Je hais le monde, me dit-il avec un accent passionné ; je me hais moi-même. Il n'y a personne qui me comprenne, personne qui se soucie de moi ou qui s'intéresse à moi ; j'ai du génie et je suis traité comme un paria.

Je ne répondis pas. Il était inutile de discuter avec Beethoven, et je le laissai continuer longtemps sur le même ton. Il ne s'arrêta qu'au moment où nous entrâmes dans la ville, et alors il retomba dans un silence mélancolique.

Nous traversâmes une rue sombre et étroite,

près de la porte de Coblenz. Tout à coup, il s'arrêta :

— Silence, me dit-il, quel est ce bruit ?

J'écoutai et j'entendis les sons faibles d'un vieux piano qui sortaient d'une maison à faible distance. C'était une mélodie plaintive, et malgré le pauvre état dans lequel devait être l'instrument, l'artiste jouait ce morceau avec un grand sentiment de tendresse.

Beethoven me regarda avec des yeux étincelants :

— C'est tiré de ma symphonie en ut mineur, murmura-t-il. Ecoutez, comme c'est bien joué.

La maison était petite et d'une apparence plus que modeste ; une lumière brillait à travers les volets disjoints ; Beethoven resta plusieurs minutes à écouter. Au milieu du final, il y eut une interruption soudaine, un silence de quelques moments, puis l'on entendit une voix étouffée, une voix de femme.

— Je ne peux pas continuer, disait cette voix. Je ne peux pas aller plus loin ce soir, Frédéric.

— Pourquoi, ma sœur ?

— Je ne sais, peut-être parce que cette composition est si belle que je me sens incapable de la jouer comme il faudrait. J'aime tant la musique ! Oh ! que ne donnerais-je pas pour entendre ce morceau par quelqu'un qui fût capable de l'interpréter.

— Ah ! chère sœur, répliqua Frédéric en soupirant, il faudrait être riche et nous ne le sommes pas. Nous avons bien du mal à payer notre loyer. Pourquoi désirer des choses au-dessus de nos moyens ?

— Tu as raison Frédéric, et cependant, quand je joue, je ne puis m'empêcher violemment d'entendre une fois dans ma vie de la bonne musique interprétée par un maître. Mais c'est inutile, c'est inutile.

Il y avait quelque chose de singulièrement touchant dans le ton avec lequel ces dernières paroles avaient été prononcées.

— Entrons, me dit-il brusquement.

— Entrer, répliquai-je, pourquoi ?

— Je lui jouerai ce morceau, me répondit-il avec vivacité. Elle a du sentiment, du goût ;